

classe de 3ème - entrée du programme : « Dénoncer les travers de la société. »

Proposition de corpus :

Séquence filmique : *Mon Oncle*, Jacques Tati, France, 1958, France.

Texte 1 - Louis-Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, Éditions Gallimard.

Texte 2 - Boris VIAN, *L'Écume des jours*, chapitre XLVIII, 1946, Éditions Le Livre de Poche.

Texte 3 - Robert LINHART, *L'Établi*, Éditions de Minuit, 1978.

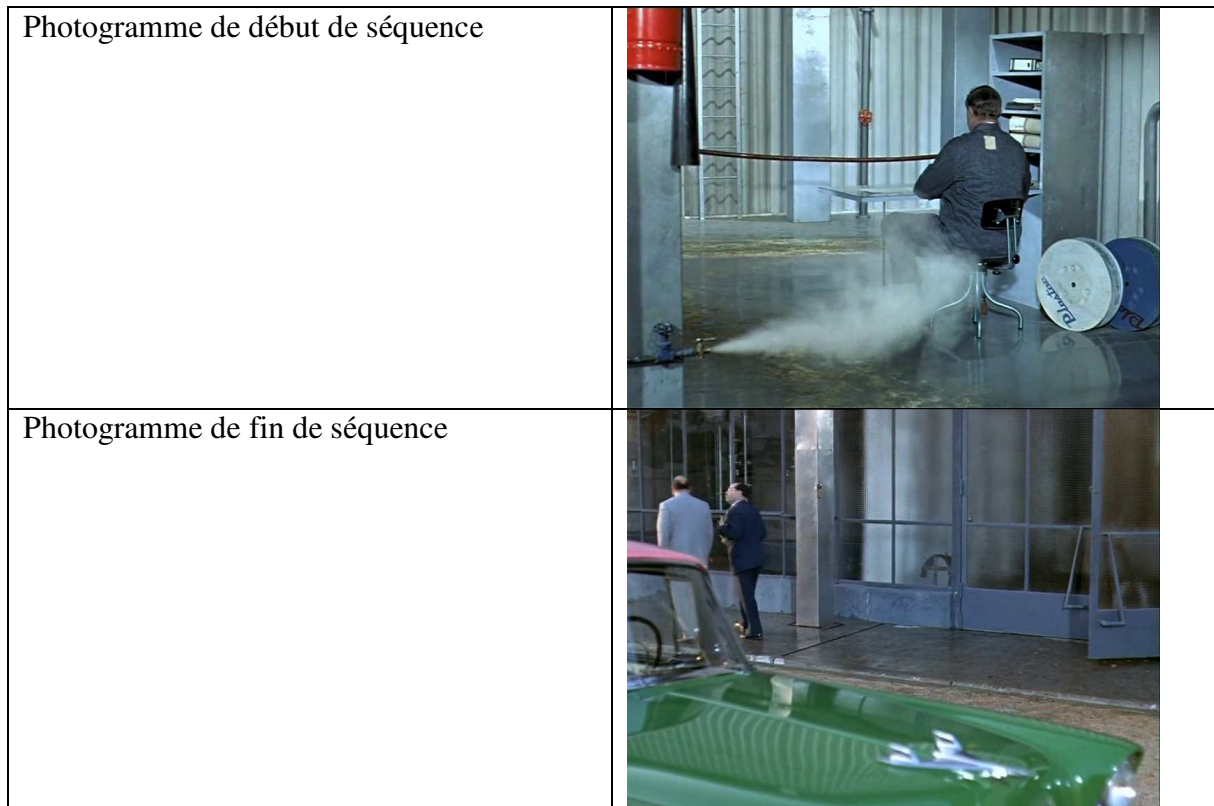
Texte 4 - Leslie KAPLAN, *L'excès-L'usine*, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

Document iconographique : Robert Doisneau, *Ouvrière de Boulogne-Billancourt*, 1945, © Atelier Robert Doisneau 2014.

Séquence filmique : *Mon Oncle*, Jacques Tati, 1958, 110 minutes.

Durée : environ 6 minutes.

Il s'agit du passage où monsieur Hulot est en poste à l'usine de son beau-frère.



Situation :

Monsieur Arpel, riche industriel fier de sa maison futuriste bardée de gadgets technologiques à l'utilité improbable, veut éviter que son beau-frère, Monsieur Hulot, personnage rêveur et bohème, n'influence son fils. Il va essayer de lui confier un emploi dans son usine afin de l'éloigner de ce dernier.

Fiche technique :

Réalisation : [Jacques Tati](#), assisté de [Pierre Étaix](#) et d'[Henri Marquet](#).

Scénario et dialogues : [Jacques Tati](#), [Jacques Lagrange](#) et [Jean L'Hôte](#).

Image : [Jean Bourgoïn](#).

Décors : [Henri Schmitt](#).

Interprètes :

Monsieur Hulot : Jacques Tati.

Monsieur Arpel, le patron, beau-frère de Hulot : Jean-Pierre Zola.

Ressource pour le professeur :

<https://www.franceculture.fr/conferences/forum-des-images/cours-de-cinema-mon-oncle-de-jacques-tati>

Texte 1 : Louis-Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932, Éditions Gallimard.

Le narrateur, Bardamu, après avoir combattu pendant la Première Guerre Mondiale, part en Afrique avant de s'embarquer pour les Etats-Unis. Pour gagner sa vie, il devient ouvrier aux usines Ford.

[...] Tout tremblait dans l'immense édifice et soi-même des pieds aux oreilles possédé par le tremblement, il en venait des vitres et du plancher et de la ferraille, des secousses, vibré de haut en bas. On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus
5 bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups précipités, infinis, inlassables. À mesure qu'on avançait on les perdait les compagnons. On leur faisait un petit sourire à ceux-là en les quittant comme si tout ce qui se passait était bien gentil. On ne pouvait plus ni se parler ni s'entendre. Il en restait chaque fois trois ou quatre autour d'une machine.

10 On résiste tout de même, on a du mal à se dégoûter de sa substance, on voudrait bien arrêter tout ça pour qu'on y réfléchisse, et entendre en soi son cœur battre facilement, mais ça ne se peut plus. Ça ne peut plus finir. Elle est en catastrophe cette infinie boîte aux aciers et nous on tourne dedans et avec les machines et avec la terre. Tous ensemble ! Et les mille roulettes et les pilons qui ne tombent jamais en même temps avec des bruits qui s'écrasent les
15 uns contre les autres et certains si violents qu'ils déclenchent autour d'eux comme des espèces de silences qui vous font un peu de bien.

Le petit wagon tortillard garni de quincaillerie se tracasse pour passer entre les outils. Qu'on se range ! Qu'on bondisse pour qu'il puisse démarrer encore un coup le petit hystérique. Et hop ! il va frétiller plus loin ce fou clinquant parmi les courroies et volants, porter aux hommes leurs rations de contraintes.

20 Les ouvriers penchés soucieux de faire tout le plaisir possible aux machines vous écœurent, à leur passer les boulons au calibre et des boulons encore, au lieu d'en finir une fois pour toutes, avec cette odeur d'huile, cette buée qui brûle les tympanes et le dedans des oreilles par la gorge. C'est pas la honte qui leur fait baisser la tête. On cède au bruit comme on cède à la guerre. On se laisse aller aux machines avec les trois idées qui restent à vaciller tout en haut
25 derrière le front de la tête. C'est fini. Partout ce qu'on regarde, tout ce que la main touche, c'est dur à présent. Et tout ce dont on arrive à se souvenir encore un peu est raidi aussi comme du fer et n'a plus de goût dans la pensée.

On est devenu salement vieux d'un seul coup.

30 Il faut abolir la vie du dehors, en faire aussi d'elle de l'acier, quelque chose d'utile. On l'aimait pas assez telle qu'elle était, c'est pour ça. Faut en faire un objet donc, du solide, c'est la Règle.

Texte 2 : Boris VIAN, *L'Écume des jours*, chapitre XLVIII, 1946, Éditions Le Livre de Poche.

Chick, ingénieur, est passionné par la philosophie de Jean-Sol Partre (jeu de mots à partir du nom de Jean-Paul Sartre. Il se rend à son travail à l'usine.

Chick passa la poterne de contrôle et donna sa carte à pointer à la machine. Comme d'habitude, il trébucha sur le seuil de la porte métallique du passage d'accès aux ateliers et une bouffée de vapeur et de fumée noire le frappa violemment à la face. Les bruits commençaient à lui parvenir : sourd vrombissement des turboalternateurs généraux, chuintement des ponts
5 roulants sur les poutrelles entretoisées, vacarme des vents violents de l'atmosphère se ruant sur les tôles de la toiture. Le passage était très sombre, éclairé tous les six mètres par une ampoule rougeâtre dont la lumière ruisselait paresseusement sur les objets lisses, s'accrochant, pour les contourner, aux rugosités des parois et du sol. Sous ses pieds, la tôle bosselée était chaude, crevée par endroits, et l'on apercevait, par les trous, la gueule rouge et sombre des fours de
10 pierre, tout en bas. Les fluides passaient en ronflant dans de gros tuyaux peints en gris et rouge, au-dessus de sa tête, et à chaque pulsation du cœur mécanique que les chauffeurs mettaient sous pression, la charpente s'infléchissait légèrement vers l'avant avec un faible retard et une vibration profonde. Des gouttes se formaient sur la paroi, se détachant parfois lors d'une pulsation plus forte, et quand une de ces gouttes lui tombait sur le cou, Chick frissonnait. C'était
15 une eau terne et qui sentait l'ozone. Le passage tournait tout au bout, et le sol, à claire-voie maintenant, dominait les ateliers.

En bas, devant chaque machine trapue, un homme se débattait, luttant pour ne pas être déchiqueté par les engrenages avides. Au pied droit de chacun, un lourd anneau de fer était fixé ; on ne l'ouvrait que deux fois par jour, au milieu de la journée et le soir. Ils disputaient
20 aux machines les pièces métalliques qui sortaient en cliquetant des étroits orifices ménagés sur le dessus. Les pièces retombaient presque immédiatement, si on ne les recueillait pas à temps, dans la gueule, grouillante de rouages, où s'effectuait la synthèse.

Il y avait des appareils de toutes les tailles. Chick connaissait bien ce spectacle. Il travaillait au bout de l'un des ateliers et devait contrôler la bonne marche des machines et
25 donner aux hommes des indications pour les remettre en état lorsqu'elles s'arrêtaient après leur avoir arraché un morceau de chair.

Pour purifier l'atmosphère, de longs jets d'essence traversaient obliquement la pièce, luisants de reflets, par places, et condensant autour d'eux les poussières et les fumées de métal
30 et d'huile chaude qui montaient en colonnes droites et minces au-dessus de chaque machine. Chick releva la tête, les tuyaux le suivaient toujours. Il arriva à la cage de la plate-forme de descente, entra et referma la porte derrière lui. Il tira de sa poche un livre de Partre, pressa le bouton de commande et se mit à lire en attendant d'atteindre le sol.

Le choc sourd de la plate-forme sur le butoir de métal le tira de sa torpeur. Il sortit et gagna son bureau, une boîte vitrée et faiblement éclairée d'où il pouvait surveiller les ateliers.
35 Il s'assit, rouvrit son livre et reprit sa lecture, engourdi par la pulsation des fluides et la rumeur grondante des machines.

Texte 3 : Robert LINHART, *L'Établi*, 1978, Editions de Minuit.

À partir de 1967, quelques centaines de militants intellectuels se sont fait embaucher, se sont « établis » dans les usines ou les docks. Le narrateur a passé une année, comme O.S.¹, dans l'usine Citroën de la porte de Choisy.

Cette vie de la chaîne, je l'apprendrai par la suite, au fil des semaines. En ce premier jour, je la devine à peine : par la tension d'un visage, par l'énerverment d'un geste, par l'anxiété d'un regard jeté vers la carrosserie qui se présente quand la précédente n'est pas finie. Déjà, en observant les ouvriers l'un après l'autre, je commence à distinguer une diversité dans ce qui, au premier coup d'œil, ressemblait à une mécanique humaine homogène : l'un mesuré et précis, l'autre débordé et en sueur, les avances, les retards, les minuscules tactiques de poste, ceux qui posent leurs outils entre chaque voiture et ceux qui les gardent à la main, les « décrochages » ... Et, toujours, ce lent glissement implacable de la 2 CV qui se construit, minute après minute, geste par geste, opération par opération. Le poinçon. Les éclairs. Les vrilles. Le fer brûlé.

Son circuit achevé à la fin de l'arc de cercle, la carrosserie est enlevée de son plateau et engloutie dans un tunnel roulant qui l'emporte vers la peinture. Et le fracas d'une nouvelle caisse en début de chaîne annonce sa remplaçante.

Dans les interstices de ce glissement gris, j'entrevois une guerre d'usure de la mort contre la vie et de la vie contre la mort. La mort : l'engrenage de la chaîne, l'imperturbable glissement des voitures, la répétition de gestes identiques, la tâche jamais achevée. Une voiture est-elle faite ? La suivante ne l'est pas, et elle a déjà pris la place, dessoudée précisément là où on vient de souder, rugueuse précisément à l'endroit que l'on vient de polir. Faite, la soudure ? Non, à faire. Faite pour de bon, cette fois-ci ? Non, à faire à nouveau, toujours à faire, jamais faite – comme s'il n'y avait plus de mouvement, ni d'effet des gestes, ni de changement, mais seulement un simulacre absurde de travail, qui se déferait aussitôt achevé sous l'effet de quelque malédiction. Et si l'on se disait que rien n'a aucune importance, qu'il suffit de s'habituer à faire les mêmes gestes d'une façon toujours identique, dans un temps toujours identique, en n'aspirant plus qu'à la perfection placide de la machine ? Tentation de la mort. Mais la vie se rebiffe et résiste. L'organisme résiste. Les muscles résistent. Les nerfs résistent. Quelque chose, dans le corps et dans la tête, s'arc-boute contre la répétition et le néant. La vie : un geste plus rapide, un bras qui retombe à contretemps, un pas plus lent, une bouffée d'irrégularité, un faux mouvement, la « remontée », le « coulage », la tactique de poste ; tout ce par quoi, dans ce dérisoire carré de résistance contre l'éternité vide qu'est le poste de travail, il y a encore des événements, même minuscules, il y a encore un temps, même monstrueusement étiré. Cette maladresse, ce déplacement superflu, cette accélération soudaine, cette soudure ratée, cette main qui s'y reprend à deux fois, cette grimace, ce « décrochage », c'est la vie qui s'accroche. Tout ce qui, en chacun des hommes de la chaîne, hurle silencieusement : « Je ne suis pas une machine ! »

¹ O.S.2 : Ouvrier Spécialisé de catégorie 2.

Texte 4 : Leslie KAPLAN, *L'excès-l'usine*, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

Premier livre de Leslie Kaplan, L'excès-l'usine témoigne de son « établissement » en usine en 1968.

On fait des câbles près de la fenêtre. Les câbles ont beaucoup de couleurs, on les enroule en circuits. Il y a de la lumière, l'espace est mou. On va, on vient. Couloirs, oubli.

On fait des câbles près de la fenêtre. Tension extrême. Le ciel, et les câbles, cette merde. On est saisie, tirée par les câbles, le ciel. Il n'y a rien d'autre.

- 5 Tout l'espace est occupé : tout est devenu déchet. La peau est morte. Les dents mordent une pomme, un sandwich. On absorbe, le regard se colle à tout comme une mouche.

On travaille neuf heures, on fait des trous dans des pièces avec une machine. On met la pièce, on descend le levier, on sort la pièce, on remonte le levier. Il y a du papier partout.

Le temps est dehors, dans les choses.

Document iconographique : Robert DOISNEAU - *Ouvrière de Renault, Boulogne Billancourt* – 1945 - © Atelier Robert Doisneau 2014.

